

JE EST UN AUTRE

Qui suis-je ? La question est difficile, insoluble peut-être puisque « Je est un Autre ». Et pourtant ce Je, je peux en retracer l'histoire, toute l'histoire mais à quoi bon : on ne fait pas un pain avec des miettes ! Des âmes charitables ne cessent de répéter : « il faut que tu y penses, que tu penses, par exemple, à l'endroit d'où tu viens puisque tu n'es pas d'ici ». Comment savoir ? La poussière, déposée par le vent, a effacé mes pas : rien n'existe entre ici et là-bas que ce chemin parcouru, quelque chose comme un acte manqué derrière lequel s'en cache un autre jamais réalisé. Et puis vous le savez bien ; « je ne pense pas, on me pense ». Je n'existe que dans la tête d'un on que je ne connais même pas. Je suis un être pensé, au mieux quelques mots jetés sur une feuille blanche, un énoncé peut-être. Ce on me pense avec des mots choisis par lui : que suis-je ? Une phrase ? Un texte ? Un livre qui me raconte tel que je fus pensé ? Ce on est-il cet Autre que Je est ? C'est impossible ! Si Je est un Autre, comment pourrait-il me penser sans se penser lui-même ? Vous répétez sans cesse « qui es-tu ? » mais comment pourrais-je vous répondre ? « Je est un Autre » et est pensé par un on : en d'autres mots, Je est deux : un Je pensé mais que Je n'est pas puisque « Je est un Autre », un Autre qui se cache derrière moi et que, comme vous tous d'ailleurs, je ne suis pas. Il me poursuit comme une ombre, toujours derrière : à quoi bon me retourner puisqu'il sera toujours derrière moi ? Face au miroir, je m'aperçois tel qu'on me voit : se peut-il que l'Autre que Je est me soit en tout pareil, de sorte qu'en me voyant, c'est aussi l'Autre que l'on voit ? Il en découle qu'à présent Je est trois : un Je pensé par on, l'Autre que Je est et enfin ce Je que vous voyez et qui se laisse voir comme identique à l'Autre. Il s'en déduit également que ce Je, bien qu'il est pensé par on, existe en chair et en os tel que vous le voyez. Mais ce Je ne s'appartient pas, étant donné qu'il est pensé par on.

Vous devez penser que je suis fou : et vous avez peut-être raison si c'est ainsi que vous me pensez. Mais alors si, comme le fait peut-être on, vous pensez que je suis fou, entre vous et on, où se trouve la différence ? Ce on qui me pense, c'est vous tous qui sournoisement me regardez. Ainsi donc ce on qui me pense, c'est vous, vous tous qui m'observez d'un œil cupide, qui me racontez, qui m'inventez, qui me dénoncez, qui avez fait de moi un vulgaire fait d'hiver. Jour après jour, avec la patience des fauves de la savane, vous m'avez imaginé, façonné, confectionné, ajusté même selon votre bon vouloir. Me voici donc chose, votre chose, votre passe-temps, votre volupté peut-être et, pourquoi pas, votre nécessité. Vous m'avez adopté, fait vôtre pour ensuite me broyer, m'égrener et me déverser sur le monde comme une pâte gluante et immonde, un être digne de tous vos soupçons. Ici encore vos regards me pétrifient car je n'imagine de moi que vos sombres pensées. « Qui es-tu ? » me demandez-vous ? Mais je suis ce que vous avez fait de moi, je suis votre œuvre, échec ou réussite : c'est à vous de juger ! A mes propres yeux, je ne suis rien, seulement votre idée, autant dire le néant. Je ne suis qu'un trou dans l'Etre, le dépôt de vos immondices, la poubelle de votre arrogance et de votre méchanceté. Là où vous m'avez laissé, je suis désormais seul : les cafards et les rats ont fui ma compagnie. Je suis seul, comprenez-vous ? Même dieu s'en est allé car vous m'avez pensé sans lui, pareil à vous-mêmes. Et pourtant, tout au fond de ma misère, dans l'abîme de mon néant, son souffle me revient comme un tison d'espérance. Je suis repu de vos complots et je voudrais dormir, vous oublier un court instant, n'être plus rien, même pas un rêve, l'en-deçà du néant qui ne sait pas les hommes. C'est inutile ! Je suis fils du tourment et tout repos m'est interdit : l'enfer est mon seul dû !

Je vous laisse ce que je suis : vous en ferez votre pitance ! Mais pourquoi vous taisez-vous ? N'avez-vous plus rien à raconter, à dénoncer, à accuser ? Ma mort vous suffit-elle ? Craignez-vous donc de me maudire en crachant sur ma tombe ? Auriez-vous peur de votre crime ? Peut-être m'avez-vous trop pensé ? M'auriez-vous affranchi, libéré des chaînes de tous vos bavardages ? Foutaises ! Je est inutile :

vous en avez tant d'autres à penser. Et c'est ainsi que Je deviens un impensé et se retire dans l'espérance d'une chrysalide, présage ou signe de sa possible métamorphose. Le chameau deviendrait-il lion, ami de Zarathoustra, faisant repas d'hommes supérieurs ? Dans les replis de sa septième solitude, tout là-haut parmi les aigles et les serpents, Je s'enivre de lumière à chaque nouvelle aurore, toujours moins Je. Si loin de tous les on, Je se met à penser et il devient, forgé par ses propres mots : dans ce silence mortel, c'est l'autre qui s'annonce. Timidement il fait ses premiers pas et ne trébuche que quand Je se souvient encore. Et Je, ébloui par l'Autre qui s'avance, s'efforce d'oublier : à mesure que Je s'efface, l'Autre déploie toute sa puissance. L'Autre ne veut que cette puissance dont Je fut dépouillé par ce on qui, le pensant, n'en fit qu'un décadent. Et l'Autre s'affermir autant que diminuer le Je. Dans la vallée, quand l'eau porteuse de vie tarde à venir, les on croupissent, comme des crapauds, avides d'une nouvelle proie, d'un Je qu'ils n'auraient qu'à penser. Et c'est ainsi que s'enflent les crapauds, que de mauvaises pensées en tendent la peau rugueuse mais les crapauds manquent de lucidité quand ils confondent puissance et malveillance. Ensuite ils se dégonflent ou alors ils éclatent et répandent à l'entour le venin de leur rugosité. La malveillance est contagieuse, aussi peu l'est son contraire.

Des crapauds conversant nous viennent les opinions, philosophie des masses incultes, doxa de l'esprit de troupeau. Le Je tribal devient idem, copie conforme, transparence, inaperçu, invisible impensé. Quand le troupeau cède à l'ennui il saisit l'un des siens, le rend faussement visible, en fait un Je et il l'envoie paître dans le désert : le bouc n'est qu'un Je pensé, un Je non conforme, inapte à la vie de troupeau. Les déserts sont peuplés de ces boucs, émissaires non attendus de l'ennui du troupeau.

« Je est un Autre », Autre de ce Je pensé par on, perdu dans le désert, adressé à qui ne l'attend pas, un Godot sans la moindre certitude. Or voici que l'Autre s'annonce et qu'il s'avance à ma rencontre : c'est bien vrai qu'il me ressemble. « Je suis toi » me dit-il, « toi et seulement toi » ; j'en suis bien aise mais il demeure que nous sommes deux : lui qui est moi et moi-Je qui ne suis, faut-il le dire, qu'un trou sans fond au creux de ma cervelle. Si peu que je sois, je ne suis pas rien pour autant : aussi comment devenir lui en cessant d'être ce Je résiduel ? « Je comprends ta surprise » m'avoue l'Autre et d'ajouter : « je la comprends d'autant mieux que je suis toi. Plus justement je suis ce qui manque à ta pensée pour que cette pensée devienne la tienne, de sorte que tu puisses enfin dire : je pense, je me construis dans ma propre pensée. Mais la pensée ne suffit pas : je veux dire que la pensée n'est pas seulement ce qui s'écrit avec des mots. Il y a dans ton âme des forces que tu ne soupçonnes pas, des affects, des pulsions : peu importe le nom que tu leur donnes mais elles sont tiennes et te sont aussi précieuses, sinon plus encore, que ta pensée elle-même. » D'entendre tout cela, je me vois et me sens naître à moi-même, au-dessus de tout soupçon, dans une liberté que, jusqu'ici, je n'ai jamais éprouvée. L'Autre, qui est moi, a tout perçu de mon humeur et de cette joie qui me transporte comme une ivresse : ouvrir ma pauvre tête et en chasser tous les démons, ces êtres noirs qui ont fait de ma vie une trop longue obscurité. J'ai l'impression d'être un cheval intrépide et galopant, sans fatigue, jusqu'au seuil de l'horizon d'où jaillit la lumière. « Ne t'emballe pas » reprit l'Autre et d'ajouter encore : « ce n'est pas si simple d'être soi-même : il faut beaucoup de forces et de conviction pour résister aux pressions incessantes du troupeau. Et puis être soi-même, c'est, le plus souvent, être seul car être soi, c'est penser par soi-même, au risque de franchir les limites de l'enclos de la pensée unique, de s'écarter du troupeau : être soi-même, c'est s'exposer en se rendant visible, différent sans doute, c'est ne plus être anonyme et menacer tout le troupeau si, d'aventure, d'autres, émules, quittent, à leur tour, la bergerie. »

D'entendre ainsi me parler l'Autre, un doute s'empara de moi : que vais-je gagner à être moi-même ? En aurai-je seulement la force ? Ce n'est pas la solitude que je redoute : j'en ai pris l'habitude et surtout je l'apprécie. Mon refuge est un cimetière : étrangement je me sens bien parmi les morts. Ce que je

crains, c'est d'être un autre Faust, de marchander avec le diable : savoir m'importe peu ! Si j'aime la compagnie des morts, c'est en raison de l'indicible, du caché dans les livres, de ce qui, entre les lignes, cherche à se dire avec des mots absents, le non-écrit avec de l'encre et qui, cependant, est un dire. L'Autre me sourit étrangement (un sourire profondément complice » et reprend la parole : « comment pourrais-je ignorer tout cela : je suis ce que tu dis. Aussi pourquoi en as-tu peur ? La vérité des morts vaut bien celle des vivants et, j'en ai la certitude, davantage encore. Deviens ce que tu es, deviens le toujours plus : vouloir la puissance ne signifie rien d'autre. Il faut avoir le sens tragique, s'aimer dans la souffrance autant que dans la joie de la santé, être un destin. Amor Fati ! Je connais ton tourment, ces quatre lettres qui, un jour, devront tout changer : Dieu ou rien ! » Je ne devrais pas m'étonner qu'il me connaisse aussi bien puisqu'il est moi ; malgré tout je trouve cela étrange que quelqu'un qui me fait face connaisse ces choses dont je n'ai jamais parlé et, même, j'ai cette impression qu'il les connaît mieux que moi, qu'il sait bien plus profondément que moi tout ce qui me hante, l'objet de mon tourment, mes projets peut-être. « Finalement j'ai peu de choses à t'apprendre sur toi-même » me dit-il d'un air satisfait et poursuivant : « une révélation t'a été faite et tu doutes encore de pouvoir la comprendre. Cependant tu sais comment t'y préparer : quand tu l'auras enfin comprise, tu connaîtras la part qui t'en revient, ta mission si tu préfères. Pour cela il te faut prendre le chemin le plus dur et c'est seul que tu graviras cette pente : tu n'as besoin de personne ! Vise le sommet sans jamais te retourner : la sueur et les larmes effaceront ton moindre pas. Ne te laisse pas distraire : ils sont si nombreux à se dire philosophes bien qu'ils ne sont que des bavards. Tu sais très bien qu'on a fait dire aux maîtres n'importe quoi : tout le monde s'en plaint, à commencer par ces maldisants. Après un siècle, et plus encore, d'errances et de bavardages, le temps est venu, il me semble, de dévoiler la prophétie : le temps commence à nous presser. »

Si je l'entends bien, c'est à moi de l'assumer, d'en prendre ma part : j'y ai souvent songé, je l'avoue, mais de là à endosser le costume, c'est une autre histoire ! « Ne sois pas défaitiste ! » insiste-t-il et de poursuivre : « combien de gens t'ont pensé autre ? Combien as-tu été jusqu'à ce jour ? Autant de Je que de rencontres ! Et toi, le vrai, l'unique, tu t'as construit dans le silence, dans la solitude, dans l'oubli bien souvent. Tu es le feu, destructeur et salutaire : le feu qui purifie en consumant l'ivraie. Il couve en toi depuis toujours : ne l'éteins pas ! Deviens feu : c'est ton destin, ta douloureuse mission, apocalypse des âmes maudites car tous les faibles doivent périr au pied de leurs idoles. Zarathoustra n'était que le Baptiste d'une ère nouvelle : il a brisé l'histoire. Que vois-tu donc autour de toi ? Un pessimisme toujours plus grand, plus profond surtout : l'homme s'est damné lui-même ! N'as-tu rien à lui dire qui ne soit plus une fausse promesse ? Le ciel a envahi la terre : qui s'en est aperçu ? « La vraie vie est absente » nous confiait-il : ne sommes-nous pas des étrangers, des égarés, des êtres sans histoire, des prisonniers du temps ? Le temps ! Ne sommes-nous pas des « Igitur », des buveurs de poison, naufragés dans le livre des maléfices ? =des endormis sur la terre froide, linceul de ce qui fut et qui nourrit nos faux tourments ? Igitur voudrait se suicider : c'est inutile puisqu'il est déjà mort, tué par ce hasard qu'il voudrait conjurer. Jouer sa vie, et le monde avec elle, sur un coup de dés : la vie ne serait qu'une méprise, une erreur de jugement, un mauvais tirage. Ne sachant le penser, n'est-ce pas ce que l'on croit ? Fide saut Ratio ! La foi est partout : dans le « Belief » de Hume, dans la critique de Kant, dans la foi philosophique de Jaspers,... La foi est une épine dans le talon du rationnel : impossible scission ou nécessaire aporie d'une Raison théorique qui pue la finitude ? Ou fuite hors du plan d'immanence qui a fait du contraire une hypostase du seulement différent ? »

Ferait-il de Deleuze et sa pensée-théâtre le seuil de résistance de mon propre destin ? N'est-ce pas précisément ce qui m'occupe ? Rendre au monde sa juste profondeur : n'est-il pas un abîme, un fond sans fond où se conjuguent l'Être et la Pensée ? Que on ne puisse plus me penser, de sorte que je me pense moi-même, que je fasse moi et mien cet Autre encore distant et que je suis néanmoins, ce Je devenu l'Autre ne serait-il qu'un ça pensant ou, au contraire, un Soi à nul autre pareil : le sujet récusé

par tant de myopies ? Mon autre, d'un air dubitatif : « on a fait du sujet la question d'un autre temps, un dépassé, un jadis de la pensée. C'est ainsi que le Maître, le jugeant trop moral, a feint de l'ignorer ; au plus profond de la forêt noire, un dissident en a fait l'objet d'une parenthèse, le jugeant équivoque et trop peu immanent. On a dit mort cet encombrant ; des bons sujets fidèles à leur monarque ne subsistent que des individus, assujettis aveugles à un pouvoir de l'ombre. Dissous dans les schèmes d'une pensée du dehors, le sujet devient machine de guerre, de la « chair à canons » disait-on autrefois. Et quand il se nourrit aux mamelles du pouvoir, le sujet n'est rien qu'une machine désirante : décidément le monde est devenu hors-sujet. Nous voici donc *igitur*, des accouchés du hasard : en nous la force de toute vie qui ne veut que la puissance. Or par cette volonté de puissance, n'est-ce pas la grandeur de l'homme qui cherche à s'affirmer comme créateur de formes toujours nouvelles, c'est-à-dire comme unique quand menace l'Eternel Retour du Même ? Plus d'un siècle d'erreurs qui, considérant le sujet comme un point de départ, inutile origine, n'ont pas saisi que le sujet était un but, l'objet d'un devenir, un aboutissement. C'est ainsi, mon cher moi, qu'il te faut devenir sujet, au mépris des terrassiers et des coupeurs de têtes. Le sujet comme source connaissance, c'est tout l'enjeu du *sklepsis* de Hume : au doute, il a préféré la foi. Que la mort du sujet résulte d'une méprise, voilà qui donne à penser mais n'oublie pas que bien des vérités sont encore des mensonges qu'on prend pour des erreurs. Sujet, tu l'es depuis toujours mais surtout tu le deviens : c'est le secret ultime de la puissance. »

Comme il est éclairant de converser avec soi-même, autant se dissipent les doutes et les zones d'ombre et s'affirment que bien des chemins ne mènent nulle part. A écouter mon Autre, tant de choses me paraissent plus simples, évidentes très souvent : trop de détours nous éloignent de ce qui vaut pour juste et vrai. Ici me revient l'Autre : « si « la vraie vie est absente », en déduit le poète que « nous ne sommes pas au monde » : ainsi lui parle la Vierge folle, « confession d'un compagnon d'enfer ». Comprends que le monde auquel nous nous sommes n'a rien de véritable : de ce que l'on en voit, autant ce qu'on en dit, rien ne le concerne. Le monde est doublement absent : il n'est rien de ce qu'on en dit et de ce qu'il est vraiment, nous ne pouvons rien dire. Nous vivons dans l'erreur, faute d'en savoir le vrai. Le monde est-il, autant que nous le sommes, l'intrigue d'un enchanteur, le scénario d'un mauvais drame, la rêverie solitaire d'un démon misanthrope ? Et pourtant nos regards se brisent sur le visible : ne serait-ce là qu'un voile trompeur, bien moins qu'une apparence qui cacherait quelque noumène. N'y aurait-il du monde que ce qu'on n'en peut voir ? Si le monde véritable nous est ainsi caché, comme franchir cette porte close de l'invisible, entrer dans le mystère de ce monde inconnu ? Le monde, auquel nous croyons tous, n'existerait donc pas : une simple image, une esquisse apollinienne déposée sur un néant ? Le monde, autant que la vraie vie, serait ailleurs, à l'abri des regards et de tous les énoncés, face cachée de la lune qui toujours se dérobe. Un Janus ! Les deux faces d'une même pièce qui jamais ne se retourne : rien d'un voile jeté sur un voir interdit mais l'Autre du monde, autant que je suis le tien. Comme toi-même et tous les autres, comme dieu aussi, le monde est un Je pensé étranger à lui-même. Nous voyons et nous disons le monde tel que nous le pensons, le construisons avec des mots trop faibles, tel que nous le souhaitons pour tous ces Je que nous ne sommes pas. Si « Je est un Autre », le monde doit l'être aussi puisqu'il n'y a de monde que pour ceux qui l'habitent. Nous sommes au monde, c'est notre condition, mais n'étant rien de nous-mêmes, comment se pourrait-il que, s'agissant du monde, il en soit autrement ? « Nous ne sommes pas au monde » : comment ce qui est faux pourrait-il se donner pour vrai ? Le monde ne dévoilera sa vérité, autrement dit son être-Autre, qu'au Je devenu lui-même son Autre : au Je absent, c'est-à-dire hors-de-soi, répond un monde absent, un hors-du-monde, un habitat propice au Je dont l'Autre serait toujours absent.

JE EST UN AUTRE

Raison ! Le doute jeté sur un monde inutile
Dévoile un espoir au creux de ce néant :
Cogito s'impose en nos destins futiles
Et il rend à l'humain un possible présent.

Syntaxique imposture, le mot se coupe en deux :
Je pense ! Folle ironie d'une possible existence,
Car je est suspendu à la cime des cieux,
Qui aux choses doutées accorde quelque sens.

Car dieu n'est pas trompeur, qui dicte en nos raisons
Ce que cachait nos sens de ce divin savoir ;
Le Cogito s'élève en servile dévotion,
Que les étants reflètent comme de stupides miroirs.

Que m'importe le monde, pourvu que je le pense
Et en extirpe son insoutenable laideur ;
Mensonge ! Les choses expirent au creux de la conscience
Et le monde se dissout sans la moindre épaisseur.

Et puis il se retire comme une vaine marée ;
Sur la béance de l'être, le je se penche enfin ;
Repus de son festin, il s'effondre en nausées
Puis revomit ce monde qui apaisait sa faim.

Et le voilà bien seul, ce je nourri de doutes ;
La faim s'empare alors de son ventre évidé ;
Du ciel désert et triste, il caresse la voûte
Et pleure sur son destin sa vaine cupidité.

Hier encore, avide, je avalait le monde ;
Il gémit à présent au bord de son néant ;
D'un ciel crevé et vide, suppliant qu'il inonde
Son désert infini d'un quelconque présent.

« Cogito ergo sum » clamait le cartésien :
Une fois de plus le mot antique redevient deux :
« Je suis », déduction logique des grammairiens,
Je réinscrit son nom dans ce curieux dessein.

Mais le ciel s'est vidé et n'entend plus ses plaintes ;
Sans la moindre substance et aux choses étranger,
Le je découvre alors cet objet de ses craintes :
Il n'est que le miroir d'un monde inachevé.

Salut ! « Je est un autre » nous confiait le voyant ;
Et voici que le je se reprend à rêver ;
A défaut d'être je, cet autre est bien présent ;
Le je s'habille en vain d'un visage emprunté.

Cet autre que je suis dans l'existence est jeté
Comme un double inconnu, caché et mystérieux,
Qui, en étant au monde, me prive d'exister
Car je, fut-il divin, ne peut pas être deux.

Et le je s'évanouit en ce tragique destin,

Privant ainsi le verbe de son précieux sujet ;
Car c'est l'autre qui pense ces mots que je crus miens
Et des pensées de l'autre, le je devient l'objet.

L'autre s'est installé au ciel de la pensée,
Ordonnant mille choses en ses envieux desseins ;
Mais sa royale couronne se met à vaciller
et finit par sombrer en de savantes mains.

Et je est à nouveau, phœnix de la grammaire ;
De retour, il jubile, ce je impitoyable ;
Bannissant l'autre, il règne en maître sur la terre
Qu'il réinvente sans cesse en propos incroyables.

Ce je traîne sa bedaine au gré de ses envies
Et s'enivre du monde qu'il lape sans le voir ;
Il avale sa pitance sans regret ni mépris,
Se grossissant des choses comme un bête avaloir.

Stupeur ! Mangeant le monde comme un goinfre indolent,
Toute chose happée s'efface devant cet appétit ;
Le je vorace se gonfle comme un sac insolent
Et ne laisse du monde qu'un souvenir maudit.

Nulle corde, nul gibet où pendre cet affamé ;
Repu, le je s'endort sur sa dernière couche ;
Enfin ! Les yeux du je se sont à peine fermés
Que s'échappe le monde comme une banale mouche.

Et le je se maigrit de ce monde enfin libre ;
Le ventre sans organes délaissé par la vie

Abandonne aux étants jusqu'à sa moindre fibre ;
Le jour se lève enfin et l'autre s'en réjouit.

Prudemment, Nietzsche agite ses moustaches et ses mains :
Du Cogito le je s'est enfin détaché,
Cédant la place à quelque choses ou même à rien ;
Qu'importe qui pense le monde, pourvu qu'il soit pensé.

Mais l'autre s'en revient, exigeant quelque place ;
Quel est cet inutile à la moindre pensée ?
Du je à l'autre les vaines questions se déplacent :
Ces deux-là sont noués d'une étrange amitié.

Le je est l'autre de l'autre, pure apparence,
Verticalité et transcendance éphémère ;
Autre de l'autre, bâti au fond de sa conscience,
Voudrait-il s'échapper, le je n'est que chimère.

Il entrouvre la conscience, l'œil de travers
Quand il affirme que « le regard masque les yeux » ;
Le je, autre de cet autre qu'il n'est pas : misère !
Le voici prisonnier d'un regard capricieux.

Mais l'autre, en sa conscience, n'en est que le miroir ;
Et d'être ainsi figé dans ce simple reflet,
Le je prend la mesure de tout son désespoir :
Du bon vouloir de l'autre, il n'est que le jouet.

Il est la proie de l'autre en ce puissant regard ;
Regardé, image figée dans le dessein
De cet autre qui le dépouille et puis l'égare

Sur un chemin sans but qui sera son destin.

Il se construit et puis se déconstruit au gré
De l'infâme regardant qui le montre du doigt,
Brisant ses horizons en amères destinées ;
« L'enfer, c'est bien les autres » conclut-il sans émoi.

Le je se crée en couches selon les plans de l'autre,
Bête et servile image de sordides projets ;
Odieux cannibalisme qui se nourrit des autres,
Avalant ses desseins sans le moindre regret.

Néant ! Le je n'est rien que ce produit des autres ;
Pantin ou marionnette, on trace son chemin
Sur des voies inconnues qui ne sont pas les nôtres,
Boueuses ornières du temps lavées par nos chagrins.

Jeté par le néant entre les mains d'autrui,
Et qu'un regard unique figea en sa raison,
De l'autre que tu es et que nul autre vit,
Surgiront ton salut et ton propre horizon.

Cet autre que tu es et qui pourtant t'échappe,
Défie tous les regards et brise leurs missions ;
Retrouve cet ami et cache-le sous ta cape
Car du regard des autres il est l'unique poison.

« Je est un autre », vision de ton salut,
Tu n'es rien d'autre que cet autre : tends-lui les bras !
En sa douce présence, ton cœur ne saigne plus ;
Tu ne seras que toi en marchant dans ses pas.

Cet autre grâce auquel enfin tu deviens toi,
Cet autre mystérieux qui te colle à la peau,
De tous les autres il te préserve, brisant leur loi,
Leurs funestes desseins et leurs vilains propos.

Le je sourit enfin, abrité sous cet autre ;
Ses pas sont assurés, qui ouvrent l'horizon
Dont sa joie se nourrit comme se nourrit l'apôtre
De cette folle espérance qui habille sa mission.

Joie ! Autre que je est, tu te dévoiles enfin,
Faisant battre mon cœur d'une indicible voix ;
L'entends-tu, emportée par le vent aux confins
D'un ciel profond qu'elle emplit de précieux émois.

Le je se meurt en devenant l'autre qu'il est,
Vidant la conscience de l'autre qu'il n'est pas ;
Et lui, ainsi privé de son horrible met,
Détourne son regard et revient sur ses pas.

Que fait-il donc, cet autre qui course quelque train ?
Il emplit sa conscience de ce stupide trajet
Et puis s'arrête : le train s'enfuit dans le lointain.
De sa propre conscience, son je devient l'objet.

Un errant bousculé sur lui penche sa raison :
Que faisiez-vous l'ami qui semblez désœuvré ?
« je courais quelque train enfui à l'horizon » ;
En sa conscience de soi le piège s'est refermé.

Et le vaillant coursier s'enferme en sa conscience,
Prisonnier de lui-même, objet de son jugement ;
Le train qu'il retenait au creux de sa béance,
Se donne la peau d'un je sans le moindre tourment.

La pensée du coureur sur son objet rumine :
Le train devenu je se transforme en échec ;
Son voyage arrêté lui laisse une pauvre mine,
D'autant que du trajet il doit payer le chèque.

La fin de cette histoire me nargue du bout du nez,
Objectant si le je par l'autre fut sauvé,
C'est d'un propos moral que le texte habillé
Assure que du mal le bien a triomphé.

Le bout du nez se noie en stupide insolence ;
Du je et de son autre la morale n'a que faire ;
Méprise qui trop souvent embrume notre existence
De préceptes imbéciles et qui devraient se taire.

L'ETRANGER

Il n'a pas d'origine, ce lieu d'où on devient,
Et s'habille de silence comme le mortel ennui ;
Il n'est plus qu'apparence déchue de son destin,
Etranger à lui-même, effacé par l'oubli.

Est-il venu de l'ombre que borde le néant,
D'un ancien crépuscule dont il serait la nuit ?
Des ténèbres anonymes nous vient-il en présent,
Echoué de l'obscur dont le jour s'est enfui ?

A-t-il quelque matière qui se pourrait peser,
Un rien de consistance livrée à nos regards ?
Sur lui rien ne se pose dont il n'est transpercé
Et, pour qui le demande, il n'est que le brouillard.

Quand la terre s'évapore dans le petit matin,
Il surgit d'un ailleurs, déposé par le temps ;
Parfum de la rosée qui du sol est crachin,
Il se dissipe en vain pour cacher son tourment.

Il nous revient déjà en larmes de poussière,
Asséché par le vent qui sur lui s'est éteint ;
Venant simple murmure, abreuvé de lumière,
Il s'offre tel un doute à nos esprits sereins.

Sous le ciel déchiré par des torrents d'orage,
L'ondée couvre ses pas d'une impossible absence
Et ne retient de l'autre que l'affront d'un visage ;
L'étranger se répand dans un flot d'insolence.

On ne sait que le même qui n'est pas affliction :
Tout autre n'est que faille épanchant nos humeurs,
Indolente rupture lavée de contritions.
Des soins dus à notre âme, qui conçoit la teneur ?

L'étranger n'est chez lui que là où il n'est pas :
Faut-il qu'il se repente d'être toujours ailleurs ?

L'ici est plus précieux quand lui est un là-bas :
Chacun y est chez soi sans nulle autre faveur.

Ironie ! L'être Soi est sans cesse à venir :
Il n'est du Je que l'Autre qui demeure sans patrie
Et est cet étranger qu'il ne peut pas maudire :
Vient que le Je se perd qui de Soi n'est en-vie.

Le Je n'est pas au monde, réfugié d'apparences,
Et n'est que le miroir de tout ce qu'il n'est pas ;
Des vagues de néant s'échouent sur sa conscience,
Impassible rivage, de paludes entrelacs.

Buvards de la pensée et des mots en sursis,
Putréfaction de l'être dans les abîmes du temps ;
Digestion pathétique des germes de la vie :
Le marais de nos âmes en fait l'unique présent.

Et l'être se dissout, appauvri de lumière,
Dans l'intestin de choses qui ne sont rien du monde ;
Volupté insipide d'un étang de misère,
Tribut inconsistant d'un esclavage immonde.

Prisonniers de la vase, nos esprits sont crapauds,
Verrues de la pensée épanchant son venin ;
Les autres disparaissent dans l'épaisseur des eaux :
N'y survit que le même, impossible destin.

Sous le soleil d'airain s'épuise le marais
Et du même revient l'autre, écrasé par sa peur ;
Espoir ! Est-il au monde ou à ce qu'il paraît ?

A-t-il vécu du Je que ce n'était qu'un leurre ?

Sous le soleil pleuvant, nos âmes sont arides :

Un désert sans pitié envahit nos esprits

Et tous les mots se plissent d'une surface acaride ;

La pensée nous égare en cet endroit maudit.

Le monde a disparu, emporté par nos rêves :

De ces délires nocturnes ne restent que nos pleurs ;

Déluge de nos regrets d'une intuition si brève,

Insultes à nos démons sans la moindre candeur.

Vanité de l'oubli qui recycle les âmes :

La mémoire est cruelle de ne jamais cesser ;

Les blessures nous reviennent dans un parfum d'infâme,

Ecorchures insoumises dans nos destins gravées.

Quel Autre se souvient de n'être pas d'ici ?

Est-il au monde ce que je n'y suis pas ?

Impossible lumière, ténèbres de la vie

Brisée par l'infortune de n'être pas là-bas.

Je ne vois que copistes étirant les mêmes mots,

Errants solitaires au creux des habitudes ;

Réinventer ! Murmures d'un dieu en ses sanglots :

L'en vain ne se nourrit que de la finitude.

Ailleurs ! Ultime souffrance de n'être pas à Soi,

Advenir improbable au-delà du paraître ;

Le ciel est sans raison d'où nous viendrait la foi :

Ignorer qui nous sommes nous dispense de l'être.

